

Un entretien avec... Jacques de la PRESLE

En vérité je me verrais plutôt conversant dans les jardins d'Académus avec cette belle jeunesse hellénique que l'étude de la philosophie enivrait. La taille élancée, le port fier et distingué de la tête, les yeux francs, cet air de santé physique et morale qui caractérisent au premier abord M. Jacques de la Presle, tout me reporte à ces temps héroïques de la Grèce où le mot « Gymnastique » avait aussi bien son sens spirituel.

Mais je suis en réalité devant un bon feu de bois flambant et dans un modeste cabinet réfugié à l'extrême bout d'un vaste appartement parisien de 1929, où le jeune auteur de *l'Apocalypse de Saint Jean* me dit très simplement, très fortement ses convictions et ses espoirs.

Car M. de la Presle paraît très jeune, c'est un fait incontestable. Et personne ne se douterait en le voyant qu'il a déjà fait tant de choses dont les principales ne sont rien moins que la guerre, le Prix de Rome, se marier, avoir deux enfants, mettre sur pied une œuvre considérable pour orchestre, soli et chœurs.

Je rapporte de cet entretien un panégyrique et une profession de foi. L'un et l'autre nous seront profitables et c'est pourquoi je voudrais essayer de les mettre dans une vive lumière. A une époque où les traditions subissent de rudes assauts, M. de la Presle proclame hautement les bienfaits du séjour à Rome — voilà pour le panégyrique —. A une époque où l'on exige des artistes qu'ils fassent toujours du nouveau, M. de la Presle réclame — et prend — le droit de rester fidèle au passé si sa façon de sentir l'y porte naturellement — voilà pour la profession de foi —. J'ajouterai qu'à cette même époque qui est la nôtre, il faut beaucoup plus de courage pour se maintenir dans cette position qu'il n'en fallait il y a un quart de siècle pour applaudir Debussy. Mais procédons par ordre : d'abord les faits.

— J'ai été attiré vers la musique étant tout enfant, veut bien me conter M. de la Presle. C'est ici que mon histoire se trouve dénuée d'intérêt, car malheureusement pour les amateurs de roman ma vocation ne fut pas contrariée. Mes parents aimaient profondément la musique et ne virent aucun inconvénient à ce que j'en fissé autant. Tout au plus tinrent-ils à ce que je m'acquittasse d'études littéraires complètes, mais comme j'étais entièrement de leur avis, là encore impossible de faire du roman ! »

« C'est ainsi que pourvu d'un bagage de connaissances générales, je m'orientai vers la composition et tentai le concours de Rome en 1914. Bien entendu la guerre devait mettre un terme hâtif à ces premières armes pacifiques. Comme j'avais accompli ma période militaire dans la musique — où je jouais le noble instrument du trombone à coulisse ! — je partis comme brancardier : c'est en cette qualité que j'eus l'occasion de monter trois fois à Verdun d'où mon heureuse étoile me valut de revenir chaque fois indemne. J'avoue d'ailleurs qu'il était temps que la guerre finît, car cette bienheureuse étoile parut se lasser deux mois avant l'armistice. Je fus en effet très convenablement gazé : je dis « très convenablement » parce que sept mois d'hôpital me permirent de reconquérir une santé satisfaisante, ce dont hélas ! bien peu de ceux qui furent dans mon cas peuvent se féliciter. Mais ceci n'a aucun intérêt pour l'art musical... »

Je pense que cela a un certain intérêt au contraire... Mais je comprends que M. de la Presle attache plus d'importance aux confidences qui vont suivre.

— Puisque brancardier et musicien ne font qu'un, je pensai que, si le premier apporte aux blessés le prompt secours qui peut les sauver, le second a le devoir de procurer à tout combattant, blessé ou non, le réconfort moral de la beauté plus que jamais nécessaire au



Jacques de la PRESLE

milieu de tant de choses affreuses. Je dois dire que je trouvai auprès de tous mes chefs les plus précieux, les plus touchants encouragements. Aidé de quelques camarades animés du feu sacré, parmi lesquels je pourrais vous citer non sans émotion André Caplet, le grand musicien que nous avons perdu si tôt, Jouatte mon splendide interprète de l'*Apocalypse*, Taillardat, Maurice-Maréchal, Dorin — le remarquable chansonnier qui trouva presque sa vocation parmi nous —, j'arrivai à constituer un petit groupement de trente-cinq instrumentistes environ, dont plusieurs excellents artistes, Prix du Conservatoire. Et nous sommes arrivés à monter de grandes œuvres comme les *Impressions d'Italie*. Quel plaisir ce fut pour moi de sentir les masses de nos soldats, composées de toutes les classes de la société, vibrer d'un commun enthousiasme ! On ne sait pas assez combien les âmes des moins cultivés et d'apparence peuvent s'élever rapidement et facilement au niveau de la plus haute musique. Il y eut là des satisfactions morales qui adoucissent bien des souffrances. »

— Et que devint votre orchestre quand vous fûtes libéré ?

— Cet orchestre fut simplement repris par Fourestier et c'est le même qui accomplit après la guerre le beau travail artistique de propagande que vous savez dans les régions occupées ».

Voilà une précision qui valait d'être notée.

Mais M. de la Presle n'avait pas fait que cela pendant la guerre. Il avait encore exprimé sa foi dans l'avenir en se mariant et, revenant des champs de bataille, il se trouvait deux ans plus tard deux fois père.

Entre temps ces Messieurs de l'Institut avaient décidé que ce ne serait plus pour un musicien une tare irrémissible que d'obéir aux lois naturelles et sociales. Puisqu'on voulait bien accepter sa femme et ses enfants, M. de la Presle pouvait reprendre le rêve interrompu...

— En 1920 je « remis cela », non pas la guerre, mais le Concours de Rome — et Don Juan me valut le Second Prix. L'année suivante je m'attaquai à la cantate d'*Hermione*, un sujet terrible, assassinat, furies, etc., où tout se terminait le plus mal du monde, excepté pour moi qui décrochai enfin la timbale romaine ».

Rome ! l'unique objet... des adorations de M. de la Presle.

— Le séjour de Rome reste pour moi un souvenir sans égal. Je m'étonne que l'on ait pu en contester les bienfaits. Je m'étonne surtout que certains grands musiciens — Berlioz, Debussy, entre autres — ne semblent pas en avoir senti toute l'incomparable valeur. Il faut vivre à Rome pendant quatre ans comme je l'ai fait pour en pénétrer tout le caractère d'éternité. J'ai voulu la comprendre à fond et je puis dire qu'elle a pris toute ma chair : je dis « Rome » plus que les autres villes d'Italie, car, quelle que soit la magnificence de toutes, dans nulle autre on ne trouve une semblable lumière, une aussi forte pérennité des siècles illustres écoulés. Le temps de Rome a été pour moi un temps merveilleux. Je dirai même ceci, qui vous surprendra sans doute, qu'à mon avis le musicien a peut-être plus encore à retirer de l'Italie que le peintre ou le sculpteur, lesquels me semblent plus particularisés et profiter moins de l'ambiance ».

Je crois bon de faire remarquer à M. de la Presle qu'il n'était point qu'un musicien et que s'il a si profondément senti Rome, c'est qu'une forte éducation littéraire l'y avait préparé.

— J'estime donc, conclut-il, que le Prix de Rome est un privilège extraordinaire.

Je l'interroge sur sa vie matérielle à la Villa Médicis.

— J'avais loué un petit appartement en dehors, où j'habitais avec ma femme et mes enfants. Je conservais à la Villa, séjour digne des dieux, un studio dont la vue sur Rome était un enchantement. C'est là que j'ai vécu pendant ces quatre ans, sauf quelques retours en France pendant la saison d'été et un voyage en Sicile — un autre émerveillement, une poésie toute hellénique au milieu d'une végétation inouïe de forêts d'orangers et de citronniers.

— Et c'est là que l'*Apocalypse* a vu la lumière ?

Je suis heureux d'arriver à cette question brûlante. Je viens d'entendre l'*Apocalypse* chez Lamoureux et cette œuvre si parfaite, si bien équilibrée, si purement écrite, m'a un peu étonné au milieu de la production moderne si généreusement divagante. Je prononce le mot « Académisme ». Je pense bien qu'il choquera M. de la Presle. Mais je l'ai fait exprès. Je veux le faire « monter », pour le faire « parler ». Il est trop intelligent et distingué pour m'en vouloir. Il ne « monte » pas. Mais il « parle ».

— Je n'ai eu, je vous assure, me dit-il très calmement, aucun but académique. Je n'ai aucun académisme d'esprit. Je n'ai pas fait un « Envoi de Rome » — quel mot malencontreux et qui nous fait du tort ! — parce que « c'est dans le règlement ». Je n'ai pas traité un

sujet « imposé ». J'ai choisi l'*Apocalypse*, parce que j'ai été séduit par des tableaux admirables et forts : c'était peut-être une grande témérité de ma part. Je les ai réalisés comme je les ai pensés. Je les ai écrits dans le style que j'ai senti. Et je ne me suis nullement préoccupé de satisfaire l'Ecole. J'ai voulu aussi faire quelque chose de construit, réagir contre cette tendance moderne à disséminer les idées, à rétrécir les formes, à appauvrir l'écriture. C'est peut-être encore beaucoup de prétention de ma part, mais je me tiens en dehors de toute chapelle. J'essaie de rester moi-même, de faire ce que je crois, tout en demeurant très large d'idées et sympathique aux diverses tendances modernes : je réclame seulement le strict droit de ne pas les suivre quand elles sont contraires à ma nature ».

C'est le moment d'élargir le débat.

— Je crois aussi, continue M. de la Presle, que nous devons avant tout aujourd'hui nous porter vers le côté français de l'art. Il y a eu à la fin du siècle dernier un météore : Wagner. Son éclat risquait d'aveugler l'univers musical. Chez nous Debussy a opéré la réaction. Il a détourné les yeux et regardé en lui-même, en tant que français. Grâce à lui fut continuée la tradition des Berlioz, des Bizet, des Lalo. Aujourd'hui fulgure un autre météore et qui vient de plus loin encore : Stravinsky. Le danger est le même. Là encore il faut s'efforcer de ne pas être ébloui, de voir clair à côté, de se retrouver soi-même ».

« Nous sommes au centre même d'un bouillonnement au sein duquel il est évidemment très difficile de ne pas se laisser influencer. Mais nous avons tout de même de solides points d'appui. Franck et sa merveilleuse descendance ont porté la musique française où elle en est : c'est un terrain sur lequel on peut poser le pied, en attendant... Mais il convient de tenir bon dans le sens de la culture française et de son incomparable Passé. »

Tenir bon ! M. de la Presle a qualité pour le dire : dans la bouche d'un revenant de Verdun, ce n'est pas un vain mot !

LUCIEN CHEVAILLIER.